

A l'annulaire, une bague au large chaton...

Autor(en): **Roche, Sylviane**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 6

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-286885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A l'annulaire, une bague au large chaton...

Sylviane Roche

Elle est assise, peut-être dans l'embrasement d'une fenêtre, dans un grand couloir froid, long, étroit. On voit bien que ce n'est pas sa maison. Pas une maison où des gens vivent. Plutôt un hôpital ou un centre de réfugiés. Peut-être même en Suisse, ça a l'air si vide et si propre... Elle, elle n'a plus de maison. Plus de village. Plus rien de ce qui a fait sa vie. Plus loin dans le couloir, il y a un petit garçon appuyé contre le mur, mais elle ne le voit pas. Elle tourne la tête vers le photographe, mais elle ne le regarde pas. Elle ne regarde rien de ce qui l'entoure, son regard est vide, opaque, elle attend.

Aurais-je su lui parler? Animer ce regard éteint? Qu'aurais-je pu lui dire? Aurais-je osé entourer de mes bras ces épaules que le malheur écrase? Tout en elle parle de cette vie qui fut la sienne et qui n'est plus. Tout en elle dit la dignité, la féminité attentive, mais aussi la longue patience et la résignation.

Elle a posé ses mains bien sagement à plat sur ses genoux. Des mains de travail, des mains de lessive, aux veines saillantes et à la peau tannée. Mais des mains qu'orne à l'annulaire droit une bague au large chaton...

Hanches larges, corps déformé, combien d'enfants as-tu nourris, et combien t'en reste-t-il? Combien t'en a-t-elle pris, cette guerre d'hommes et de fous? Et combien la précédente en avait-elle pris à ta mère? Femmes, mères, vous à qui personne, jamais, n'a posé de question, n'a donné la parole?

Bouche close, lèvres absentes, bouche cousue par un silence millénaire. Femme de Bosnie, femme de partout, juste bonne à se taire, mains de femme qu'orne une bague, mains inutiles désormais, plus personne à caresser ou à nourrir, plus de lessives à faire, mains au chômage, sagement posées sur la jupe coquette aux motifs cachemire.

Coquette jupe sur les formes alourdies, foulard assorti encadrant le visage raviné, corps tassé, comme écrasé, regard perdu, elle est assise et elle attend. Mais du fond du couloir au carrelage impeccable, personne ne viendra jamais plus. Femmes de Bosnie, femmes de partout, femmes qui prennent le temps d'assortir votre jupe aux motifs de votre foulard quand il ne reste plus rien du monde, femmes mes sœurs si lointaines et si proches, *ô pierres tendres tôt usées/ Et vos apparences brisées/ Vous regarder m'arrache l'âme...*



Main de vie, main de labeur...

Mousse Boulanger

La main d'un nouveau-né, toute froissée, marquée déjà de lignes, se pose sur la peau tendre d'un sein. Les doigts s'ouvrent à peine, ils sont fragiles, vulnérables. Peu à peu la paume prend de la rondeur, des fossettes se forment à la naissance des phalanges. La douceur et la beauté s'installent dans cette menotte qui appelle les baisers. Elle apprend à toucher, à saisir, à caresser. Malhabile encore, elle porte un morceau de pain à la bouche. Elle se tend au bout du bras pour rejoindre celle qui l'a portée dans son ventre et qui, aujourd'hui, la serre sur son cœur. Elle grandit, cette main.

Elle apprend à tourner les pages d'un livre, à nouer des rubans, à frapper quelquefois. Elle se cache dans une poche, elle cueille une fleur. Souvent une bague se glisse à l'annulaire, alors la main se fait gracieuse, se fait coquette. Elle est blanche encore, parée d'ongles nacrés. Sait-elle qu'elle ne connaîtra bientôt plus de repos? Viennent les lessives, les récurages, les travaux des champs, ceux de l'atelier, ceux qui usent, fendillent, crevassent, détruisent la grâce et le velouté de la peau. Des boursoufflures apparaissent. La main rougit, gonfle. Des taches brunes disent les années qui passent. L'épiderme